



STELLAN SKARSGÅRD
NINA HOSS
SUSANNE WOLFF

RETOUR À MONTAUK

UN FILM DE
VOLKER SCHLÖNDORFF

ISI LABORDE BRONAGH GALLAGHER AVEC LA PARTICIPATION DE NIELS ARESTRUP

Produit par ZIEGLER FILM VOLKSFILM PYRAMIDE PRODUCTIONS GAUMONT SAVAGE PRODUCTIONS BARBEFOT FILMS SENATOR FILM PRODUKTION FILM & MUSIC ENTERTAINMENT STARHAUS FILM PRODUKTION WDR 5/ARTE FRANCE CINEMA WDR/ARTE
COPRODUCÉ PAR ARTE FRANCE EN COPRODUCTION AVEC LE FILMFRANCOIS SAUSALZ/FFA DEUTSCHER FILMFÖRDERUNGSBEFÖRDERUNGSBEFÖRDERUNG BERLIN-BRANDENBURG BORD SCAPLAN NA HEIRANN THE IRISH FILM BOARD CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMMAGÉ ANIMÉE
COPRODUCÉ PAR JÉRÔME ALMIÉRAS SEBASTIAN SOUKUP MAJE PÖTSCHKE ANGELA WEHDT BARBARA KREUZER ALEXANDRA LEBEDYNSKI JEAN-PAUL MUGER SELIM AZZAZI OLIVIER D'HOU HÉLVÉ SCHIED MAC GRATHER
COPRODUCÉ PAR THOMAS BARTLETT CADINHIM D'RAGHALLAIGH HÖLGER REIBIGER SABINE SCHENK HARTMUT KÖHLER TIL SCHWEIGER TOM ZICKLER CHRISTOPH LIEBKE MARC GABZON JOHANN VILLEMIKEL TONY SANDY RAYNER HOLMEL
COPRODUCÉ PAR COLM TOBIN VOLKER SCHLÖNDORFF FRANCIS BOESPFLUG STÉPHANE PARTHENAY SIDONIE DUMAS CONOR BARRY REGINA ZIEGLER VOLKER SCHLÖNDORFF
ZIEGLER Volksfilm SAVAGE transform film arts M.F.E. arte WDR BR



présente

RETOUR À MONTAUK

Un film de
Volker Schlöndorff

Avec
Stellan Skarsgård, Nina Hoss, Susanne Wolff,
Isi Laborde et Bronagh Gallagher

Avec la participation de
Niels Arestrup

Scénario
Colm Tóibín & Volker Schlöndorff



SORTIE LE 14 JUIN 2017

DISTRIBUTION
GAUMONT
Quentin Becker & Carole Dourlent
Tél. : 01.46.43.23.06 / 23.14
quentin.becker@gaumont.com
carole.dourlent@gaumont.com

RELATIONS PRESSE
DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION
Dominique Segall & Grégory Malheiro
gregorymalheiro@gmail.com
Tél. : 01.45.63.73.04
contact@dominiquesgall.com

SYNOPSIS



Il y a un amour dans la vie, qu'on n'oublie jamais, peu importe à quel point on essaie. L'écrivain Max Zorn (Stellan Skarsgård) arrive à New York pour promouvoir son dernier roman. Sa jeune femme Clara (Susanne Wolff) l'a précédé de quelques mois pour contribuer à la parution du livre aux Etats-Unis.

Dans son roman, Max raconte l'échec d'une passion dans cette ville, il y a 17 ans. Presque par hasard, il revoit Rebecca (Nina Hoss), la femme en question.

Ils décident, encore une fois, de passer un weekend ensemble à Montauk, le petit village de pêcheurs au bout de Long Island. Ils y reviennent plein d'espoir et de regrets.

ENTRETIEN AVEC VOLKER SCHLÖNDORFF

RETOUR À MONTAUK a été échafaudé sur une longue période.

Oui. J'ai décliné la proposition lorsque Rainer Kölmel m'a suggéré la première fois, il y a cinq ou six ans, de faire un film d'après *Montauk* de Max Frisch: s'il était possible d'adapter ce livre, je l'aurais fait depuis longtemps. J'en avais discuté avec Max Frisch lorsque nous travaillions sur *HOMO FABER*, et nous étions tous les deux d'accord: bien trop autobiographique, bien trop essayiste. Ce n'est pas un récit cinématographique. Mais, quelques décennies plus tard, je me suis dit: et si on ne parlait que de la trame de base? Un écrivain vient à New York pour présenter son nouveau roman. Pendant son séjour, il rencontre des personnes de son passé et de son présent, ce qui donne une histoire assez simple qui se déroule sur une semaine - sans message, comme chez Max Frisch. Ça a été notre point de départ.

Mais plusieurs années ont passé avant que vous soyez satisfait du scénario?

Max Frisch a dit un jour: « Quiconque jette un regard en arrière sur sa vie a le sentiment que c'est un roman. » J'avais besoin de l'aide d'un écrivain pour écrire ça: Colm Tóibín que je connais personnellement depuis plusieurs années. Suite à nos conversations, Colm a écrit un premier traitement encore très tourné vers Max Frisch. Nous avons gardé ce projet en tête pendant - croyez-le ou non - cinq ans, en revenant sans cesse dessus. On s'asseyait l'un en face de l'autre - parfois à New York, parfois à Berlin - on écrivait à quatre mains et on testait les dialogues en se les criant l'un à l'autre. Au bout du compte, nous avons décidé - sur une suggestion de Peter von Matt, l'exécuteur testamentaire de Max Frisch - de nous éloigner complètement de Max Frisch pour que *RETOUR À MONTAUK* devienne un travail indépendant. Et plus il devenait indépendant, plus il semblait personnel. Au final, nous avons créé le double portrait d'un écrivain, car aussi bien Colm Tóibín que moi y avons intégré des expériences de nos propres vies.

RETOUR À MONTAUK est votre premier film contemporain, moderne, depuis longtemps.

Depuis plusieurs années, je ne tournais que des films historiques, sur la Deuxième Guerre mondiale ou avec un contenu politique comme point de départ. Je ne me souviens même pas de la dernière fois que j'ai raconté une histoire contemporaine qui se joue ici et maintenant. En outre, mes films étaient des adaptations, racontaient l'histoire d'autres gens. Cette fois, c'est la mienne, située à New York, ville où j'ai vécu de nombreuses années et que je connais très bien. C'est ce qui fait que ce film est très personnel. Cela faisait des années que je ramais pour monter cette production. Jusqu'au jour où j'ai rencontré Regina Ziegler - on se connaissait depuis des lustres, mais on n'avait jamais travaillé ensemble. Elle m'a aidé à financer le film. J'ai aussi comme partenaire Francis Boespflug, de la société française Pyramide Productions, avec qui j'avais déjà fait *DIPLOMATIE*, grand succès en France. Et Gaumont, comme coproducteur et distributeur mon-

dial. Enfin, un autre partenaire - en dehors des chaînes de télé et des financeurs - est apparu de manière assez inattendue: Til Schweiger qui a spontanément conclu son soutien d'une poignée de main au cours d'un dîner. Alors que nous ne connaissions même pas très bien! N'est-ce pas une jolie histoire pour le cinéma?

Comment avez-vous trouvé vos acteurs principaux?

Nous nous sommes trouvés mutuellement petit à petit. J'avais eu des tas de discussions avec des acteurs allemands et internationaux lorsque Stellan Skarsgård m'est soudain venu à l'esprit. Nous nous étions rencontrés aux Prix du cinéma européen et il en avait résulté une amitié grandissante entre Stellan Skarsgård, Nina Hoss et moi. Stellan est quelqu'un de très jovial, mais derrière cette jovialité, on voit aussi les cicatrices de quelqu'un qui a beaucoup vécu. Il était vraiment terrifié à la première lecture: « Je dois me racheter de tous mes méfaits envers les femmes! » Lorsque nous nous sommes retrouvés pour la première fois en août 2015, nous avons tous senti immédiatement que quelque chose d'unique était en train de se passer. Et ça s'est intensifié à chaque nouvelle rencontre. Tous les deux ou trois mois, nous nous retrouvions pour un week-end et nous répétions, en présence de Colm Tóibín.

La collaboration avec les acteurs était-elle étroite?

C'était un plaisir de travailler avec des acteurs dont les rôles étaient progressivement écrits pour eux. C'était un travail d'équipe. On a travaillé ensemble à peaufiner le scénario et à adapter les situations et les dialogues pour Stellan Skarsgård et Nina Hoss, et plus tard pour Susanne Wolff, la jeune collègue Isi Laborde et Niels Arestrup. Après avoir tout balayé, pour ainsi dire, et testé chaque nuance du texte au cours des répétitions, on a pu tourner le film quasiment d'une traite comme un reportage. J'ai rarement pris autant de plaisir à travailler avec des acteurs et, par-dessus tout, à voir chacun d'eux s'approprier le projet pour en faire leur propre film. Je crois que je peux le dire: Stellan Skarsgård joue ici le rôle de sa vie.

Et Nina Hoss?

Ce travail a remué beaucoup de choses en chacun de nous: des souvenirs de ce que nous avons raté dans nos vies et dans nos relations, que l'on regrette. Nina Hoss était plus mystérieuse ici, et je veux qu'elle garde ce côté secret. Je n'ai jamais parlé avec elle d'elle-même ou de sa vie. Nina est un peu comme le rôle qu'elle joue. Et là, on est surpris de voir à quel point elle est terre-à-terre - pas du tout la femme idéale, froide et distante que l'on croit en la voyant sur scène. C'est précisément ce à quoi Max, notre protagoniste, est lui-même confronté. Il avait façonné cette femme en figure fantasmagorique 17 ans plus tôt et là, soudain, elle se tient devant lui et lui raconte ce qui lui est arrivé pendant cette période: quelque chose de terrible dont il n'avait pas connaissance. Il a maintenant affaire à une femme qui doit aller chercher ses vêtements chez le teinturier et mettre de l'essence dans sa voiture comme tout le monde. Une vraie femme plutôt qu'une

femme rêvée. Et c'est aussi une chose que Nina Hoss se révèle être, comme on a pu le voir en travaillant ensemble. Une femme merveilleuse mais, par-dessus tout, elle est vraiment un chic type.

RETOUR À MONTAUK est un premier film pour Isi Laborde. Comment avez-vous fait sa connaissance ?

Je l'ai découverte dans un théâtre off-off de New York. Pure intuition. Elle sortait tout juste de l'école d'art dramatique, c'était son premier spectacle.

Comment avez-vous procédé pendant le tournage ? Comment visualisiez-vous votre film ?

Pendant le tournage, beaucoup de choses m'ont fait penser à la Nouvelle Vague, quand Raoul Coutard, le directeur de la photographie de Jean-Luc Godard (*À BOUT DE SOUFFLE*) a eu l'idée de filmer ses travellings dans un fauteuil roulant. Maintenant que la grande mode du numérique commence à s'essouffler, on peut de nouveau avoir recours à des moyens plus simples, sans faire un film en pensant uniquement aux possibilités techniques. C'est très important pour moi - c'est aussi pour ça que je m'entends si bien avec le directeur de la photographie Jérôme Alméras. Grâce à nos nombreux voyages et repérages, nous avons eu le temps de nous accorder l'un à l'autre. D'autre part, nous essayons, par-dessus tout, de raconter l'histoire à travers les acteurs. Certes, nous avons des décors magnifiques - New York, le phare, les plages immenses de Montauk. Mais là n'était pas l'essentiel. L'essentiel, c'était plutôt les gens sur cette toile de fond, leurs émotions, leurs regrets sur les occasions manquées.

La musique souligne à la perfection ces sentiments. D'où vient-elle ?

La majeure partie de la musique a été composée par Max Richter. Je l'ai découvert il y a des années par son travail pour *VALSE AVEC BACHIR*. Depuis, je rêvais de travailler avec lui. J'ai écouté des opéras qu'il a écrits à Berlin, à Covent Garden, ainsi que des concerts philharmoniques à Paris, et j'étais en contact régulier avec lui. Puis enfin, nous avons eu l'occasion de collaborer. Max a vu le film et nous nous sommes retrouvés dans sa maison/studio à Oxford. Il s'est trouvé que son album de 2008,

24 Postcards in Full Colour, avait tout ce que nous voulions pour le film. Nous avons passé du temps dans son petit studio à essayer des musiques qui existaient déjà, et par conséquent, Max n'a pas eu à composer grand-chose. On peut entendre par-ci par-là des morceaux spécialement composés pour le film, notamment la musique du compositeur Thomas Bartlett, du groupe irlandais The Gloaming. Nous l'avons tout d'abord enregistrée à New York puis dans le studio de Peter Gabriel à Bristol. Nous avons enregistré la musique additionnelle avec le musicien Cian Boylan à Dublin. Et notre actrice Bronagh Gallagher (*LES COMMITMENTS*), qui joue l'amie de Rebecca, chante une chanson country dans la scène du restaurant « Lobster Roll » à Montauk. L'enregistrement danois de « Old Folks » par Ben Webster comme musique de fond pour un rendez-vous émouvant a été une vraie trouvaille.

Qu'est-ce qui fait de Montauk un lieu propice à la nostalgie ?

Montauk signifie « la fin des terres » en amérindien. C'est l'île qui se trouve au large de la côte américaine. Elle s'étend dans l'Atlantique, avec le phare à sa pointe. On retrouve ce genre d'endroits au Portugal ou en Bretagne. Ce sont des lieux à part où on a le sentiment que la terre s'arrête là. La vie elle-même ne s'arrête pas là, mais on ne peut que revenir sur son passé. D'ailleurs, c'est Max Frisch qui a créé le mythe de Montauk. Avant lui, seule une poignée de personnes, telles qu'Andy Warhol, Peter Beard et Julian Schnabel, s'était intéressée au phare de Long Island et beaucoup n'avaient jamais entendu parler de Montauk aux Etats-Unis. Et soudain, par son histoire, Max Frisch a rendu ce lieu mythique. Un lieu où l'on est coupé du monde - il n'y a plus que le ciel et la plage sans fin - et assailli par les souvenirs. Et c'est là que les fantômes surgissent sur la plage, sortant de votre subconscient. Pendant les répétitions avec les acteurs, ainsi que lors des nombreuses discussions avec des amis et notre équipe, il y avait toujours quelqu'un pour dire qu'il avait vécu la même chose. Tous, homme ou femme, semblent rétrospectivement se poser la question de savoir s'ils sont avec la bonne personne ou s'ils n'ont pas laissé un autre grand amour dans le passé. C'est la question universelle derrière cette histoire - bien qu'aucune réponse ne soit donnée.



ENTRETIEN AVEC STELLAN SKARSGÅRD

Quelle a été votre première pensée quand vous avez entendu parler de Montauk ?

Avant de lire Max Frisch et le scénario: le célèbre phare du XVIIIe siècle que l'on peut voir sur tant de photos. Je savais que de nombreux artistes comme Andy Warhol, par exemple, y avaient séjourné. Mais je n'étais jamais moi-même allé à Montauk. J'ai maintenant ma propre image en tête. C'est presque comme si j'étais allé tourner à la pointe nord du Danemark où tous les impressionnistes scandinaves allaient peindre - pour la lumière incomparable. La lumière est très semblable à Montauk. Et la manière dont elle se reflète dans l'océan, et le bruit des vagues - fabuleux.

Qu'est-ce qui vous a convaincu d'intégrer ce projet ?

J'avais très envie de travailler avec Volker Schlöndorff parce que je tiens ses films en très haute estime. Pour moi, il fait partie des très grands réalisateurs; son intelligence, sa sensibilité. Mais c'est le scénario que Volker m'a envoyé qui a fini de me convaincre. Tous ces mots! C'est comme de la littérature, l'anglais de Cólín Tóibín est précis, merveilleux. Très différent des scénarios que je reçois d'habitude. *RETOUR À MONTAUK* va à l'encontre de mes principes: j'ai souvent dit que le cinéma devait être le plus éloigné de la littérature que possible. Ce n'est pas le texte qui est important, mais plutôt ce qui se passe entre les lignes. Bien sûr, il m'était impossible de refuser - précisément parce que ça allait à l'encontre de mes principes! Le film commence par un monologue de Max Zorn de près de cinq minutes. Et rien que ça, c'était très stimulant pour moi.

Comment décririez-vous Max Zorn? Quel genre d'homme est-il ?

J'évite le plus possible de décrire mes personnages car c'est toujours réducteur. J'ai toujours pour ambition de montrer une vraie personne et d'être au plus près de la réalité. C'est plein de contradictions et très irrationnel. Mais je peux vous dire que, plus que l'intrigue ou l'histoire, c'est Max qui est au premier plan dans ce film: un homme qui fantasme à l'excès une histoire d'amour. Quand il se retrouve face à la réalité, c'est un choc. Mais le film parle aussi de deux femmes, de ses relations avec elles, et comment à leur tour elles perçoivent Max et la vie.

Qu'est-ce qui distingue Volker Schlöndorff, comme réalisateur ?

Il travaille vite, mais il est également très souple. Seul le résultat l'intéresse. Peu importe comment vous y arrivez. On peut donc tenter des choses et aborder chaque scène sous des angles différents. Et ça ne signifie pas

que l'on perd du temps. Nous avons beaucoup tourné, très vite, prise après prise, sans attentes interminables et souvent sans coupure. Ça me convenait parfaitement parce que c'est la seule manière d'obtenir de la spontanéité et des moments uniques impossibles à prévoir. Bien sûr, ça ne peut fonctionner qu'avec un réalisateur qui vous fait confiance. Volker entend tout, il voit tout, il remarque chaque nuance. Et il aime quand ces moments particuliers voient le jour.

Comment s'est déroulé le tournage à New York ?

A chaque fois que j'atterris à JFK, j'ai des palpitations et mon rythme cardiaque s'accélère. Cette poussée d'adrénaline ne retombe pas avant mon départ. On est contaminé par l'énergie de cette ville, ça touche presque tout le monde. Avoir New York comme décor, c'est très particulier, on le voit dans tant de films. On a tous ces images en tête même sans y être allé. L'Empire State Building, les taxis jaunes... Cependant, dans *RETOUR À MONTAUK*, nous ne montrons pas la version carte postale de New York. Tourner au beau milieu de la ville a été assez chaotique. Vu notre budget, nous ne pouvions pas barrer les rues et nous devons toujours veiller à ne pas nous faire renverser par une voiture à l'image. Mais c'était tout l'intérêt - nous voulions vraiment montrer la réalité. C'était super de le faire avec un réalisateur aussi expérimenté que Volker Schlöndorff.

Parce qu'il explique tout ?

On peut dire ça comme ça. Volker a une grande connaissance littéraire et artistique - c'est une encyclopédie vivante. Il comprend immédiatement ce que vous voulez et de quoi vous parlez quand vous commencez à réfléchir sur des scènes individuelles. Il est capable de suivre des idées et des suggestions, mais, bien sûr, il sait mieux que personne pourquoi il tourne une scène de telle ou telle manière. Il peut donc dire « Non » plus fermement qu'un réalisateur sans expérience - même à un acteur chevronné comme moi.

Et comment était-ce de travailler avec "vos" femmes, Nina Hoss et Susanne Wolff ?

Nous ne nous connaissions pas. Ce sont deux formidables actrices et c'est un privilège de pouvoir passer du temps avec elles. Cela vaut aussi pour Isi Laborde. Elles sont toutes trois très différentes en tant qu'actrices, mais elles ont une chose en commun: leur présence devant la caméra. Elles sont très présentes dans chaque scène, mais sans idée préconçue derrière la tête. Elles se laissent porter par le moment, restent ouvertes et spontanées. C'est super. Je me sens très privilégié, à mon âge, d'avoir été entouré par trois jeunes femmes magnifiques!



ENTRETIEN AVEC NINA HOSS

RETOUR À MONTAUK est votre premier film avec Volker Schlöndorff. C'est arrivé comment ?

J'ai joué avec Ulrich Matthes qui a lui-même beaucoup tourné avec Volker. C'est comme ça que le lien s'est fait, mais nous n'avions jamais discuté ensemble - jusqu'à notre rencontre aux Prix du cinéma européen à Malte en 2012. Ensuite, Volker est venu à l'occasion assister à mes représentations à la Schaubühne à Berlin, et un soir il m'a demandé s'il pouvait m'envoyer son scénario. Quelle question ! Et dès le début, je l'ai trouvé incroyable. On ne m'avait rien envoyé de tel depuis bien longtemps. *RETOUR À MONTAUK* est un savant mélange de mélancolie et d'humour laconique, ça m'a vraiment plu. Ça ne se prend pas trop au sérieux et pourtant, on n'a pas la moindre envie de quitter ces personnes. *RETOUR À MONTAUK* sonnait pour moi comme un adieu : à une certaine forme de parler et de penser, une réflexion sur la vie - presque un adieu de l'humanisme, mais sans nostalgie, ce qui fait qu'on ne se dit pas « C'était mieux avant ».

Stellan Skarsgård dit n'avoir probablement jamais eu autant de texte que dans ce film.

C'est vrai. C'est en cela que le scénario m'a surpris. Un personnage avec autant de dialogue, je n'avais vu ça qu'au théâtre et c'est ce qui m'a d'emblée attirée. Comment y arriver sans devenir théâtral ? Qu'un personnage ait autant à dire et toute la latitude pour le faire, c'est un merveilleux cadeau. J'étais très impatiente de commencer.

Comment percevez-vous votre personnage, Rebecca ?

Elle est assez compliquée, mais je la perçois assez nettement. Autrement, je serais incapable de l'incarner. Je préfère ne pas trop en dire, elle est tellement mystérieuse - et on peut se projeter en elle. L'histoire est racontée du point de vue de l'auteur, Max. Rebecca est ce que Max voit en elle - dans un premier temps. Au départ, elle est sans conteste considérée comme une femme qui contrôle sa vie. Elle gagne beaucoup d'argent et a bien réussi en tant qu'Est-Allemande à New York. Mais on ne sait pas, par exemple, pourquoi Rebecca a un tel problème avec l'Allemagne. Il y a des zones d'ombre. Vous devez vous-même rassembler les éléments pour comprendre qui est cette femme. On la voit donc à travers les yeux de Max - puis elle échappe à la projection de cet homme, ce qui est pour moi merveilleux ! Soudain, elle prend de l'autonomie. Le savoir dès le départ tout en jouant autre chose, ça m'a

passionnée. Ce qui m'a également attirée, dans ce rôle, c'est que Max imagine qu'il est responsable du malheur de Rebecca - c'est très présomptueux et elle lui passe un sacré savon.

Pourquoi donne-t-elle une nouvelle chance à Max ?

Parce qu'elle sait que ce n'est pas terminé, "Je n'en ai pas fini." Ça s'est mal terminé à l'époque et elle veut savoir si la flamme peut être ranimée. Si une telle chose est même possible ; si on peut tout pardonner 17 ans après et recommencer là où on s'était arrêté. Elle retrouve ces émotions, et se prête au jeu parce qu'elle en meurt d'envie. Ces émotions ne s'arrêtent pas parce qu'on est triste ou qu'on a subi un coup du sort. Et Rebecca se sent à l'aise avec Max : ils se connaissent, ils connaissent leurs corps, se sentent à l'abri.

Comment était-ce de travailler avec Stellan Skarsgård ?

C'était très agréable de travailler avec lui, et aussi très particulier. On peut essayer des choses et compter sur le fait que l'autre personne vous suive si vous partez dans une autre direction. J'appelle ça « swinguer ensemble ». C'est très chouette. On se met à danser l'un avec l'autre.

Et le réalisateur, Volker Schlöndorff ?

J'adore ses films. Ce n'est pas que je n'attendais pas ça de lui, mais je n'en ai pas moins été stupéfaite : cette modernité, cette vigueur et cet enthousiasme, son amour du travail et des personnes qui travaillent avec lui, et cette vitesse... L'énergie et l'amusement que Volker apporte au film - c'était en effet une grande joie. J'ai été également impressionnée par la façon dont Volker et notre merveilleux chef-op Jérôme Alméras - que j'ai rencontré pour la première fois sur ce projet - travaillent main dans la main. Ils savent tous deux très bien ce qu'ils recherchent et ce qu'ils veulent. Et c'est tout ce dont ils ont besoin. C'est très agréable pour un acteur quand il n'a pas à faire cent variations sans savoir laquelle sera choisie. Évidemment, en fin de compte, chaque film prend forme au montage, et *RETOUR À MONTAUK* n'échappera pas à la règle. Mais, là, le tournage et l'élaboration des scènes m'ont procuré beaucoup de plaisir. Volker Schlöndorff est un réalisateur extrêmement attentif - tellement attentif à ses acteurs qu'on se sent presque choyé. Et on peut rire de beaucoup de choses, avec lui.



ENTRETIEN AVEC SUSANNE WOLFF

Quelle a été votre première pensée quand vous avez eu entre les mains un scénario appelé RETOUR À MONTAUK ?

En fait, j'ai des souvenirs personnels associés à Montauk. J'y suis allée en 2007 et j'ai roulé jusqu'au phare. J'ai apprécié de lire un scénario qui se déroulait dans un endroit que je connaissais.

Qu'est-ce qui vous a attirée dans le rôle de Clara ?

Du point de vue du jeu, Clara a un statut à part, puisque *RETOUR À MONTAUK* est un triangle amoureux. Pour moi, le plus dur était de la rendre intéressante, qu'elle soit davantage que la « femme agaçante », pour reprendre les termes de Volker Schlöndorff. Si ça avait été un spectacle de Punch et Judy, j'aurais été celle à qui le public aurait crié: « Dégage! La princesse est derrière toi. Tu es la vilaine sorcière et on ne veut pas que le prince te choisisse! » Ce qui me plaisait, c'était de proposer un contre-modèle séduisant à Rebecca et Nina Hoss, respectivement.

Pouvez-vous vous identifier à Clara ?

J'aime beaucoup ce personnage. Mais je ne pourrais pas vivre comme elle. Elle est très tolérante avec cet homme alors que tout le monde sait qu'il raconte sa propre histoire. Mais c'est justement pour ça que Clara m'intéresse.

Vous sentez-vous désavantagée, en tant que « l'autre femme » ?

Je n'ai peut-être pas autant de texte que Stellan et Nina, mais Clara a une forte présence. Les très bons scénarios arrivent à définir clairement un personnage en seulement quelques phrases. Ici, j'ai trouvé super de pouvoir offrir aussi rapidement un portrait de Clara.

Un exemple ?

Quand elle dit à Max: « Je t'aime. Tu le sais. » Les Américains disent « Je t'aime » à tout-va, ils aiment même leurs bouteilles en plastique. Clara le dit presque en passant, et pourtant, tout est dit. Donc, cette femme dit: « Je t'aime ». Ça tombe autant sous le sens que le fait qu'elle ait deux jambes. Elle refuse de lâcher prise. Son histoire avec Max est mise à rude épreuve, mais - ce qui est totale-

ment à l'opposé de moi et qui rend donc le personnage très intéressant pour moi - elle ne parle pas des problèmes. Elle ne se dispute pas avec Max, mais elle l'écoute, se retire et prend sa décision. Clara pourrait très bien être la femme agaçante: « Où étais-tu? Pourquoi n'es-tu pas venu à la soirée ? » Elle serait dans son droit. Mais au lieu de ça, elle lui fait une déclaration d'amour. Je trouve ça génial.

Comment s'est passé le tournage ?

Je n'ai qu'un mot: à la perfection! L'ambiance était très agréable et libre. Il aurait pu en être autrement avec de grands noms tels que Volker Schlöndorff et Stellan Skarsgård: le trac aurait pu nous empêcher de donner le meilleur de nous-mêmes. Mais c'était tout le contraire! Je n'ai jamais été aussi détendue. En dépit du fait que c'était la première fois que je devais tourner en anglais. Volker est d'une nature calme et courtoise, on se sent d'emblée à l'aise et prêt à s'ouvrir. En tant qu'actrice de théâtre, j'ai beaucoup apprécié le fait qu'il tienne à observer longtemps et à travailler sur le scénario.

Y avait-il une bonne alchimie avec votre partenaire Stellan Skarsgård ?

Nous nous sommes vus pour la première fois chez Volker. Tout d'un coup, cet homme grand et incroyablement charismatique s'est retrouvé devant moi - il est immense - ce qui m'a particulièrement plu, étant grande moi-même. Puis j'ai eu un peu peur: il semblait très différent de l'homme que j'avais vu dans ses films. Bien plus fort, énergique et exigeant. J'étais un peu intimidée. Puis on s'est assis autour de sushis et de vin rouge, et Stellan s'est montré incroyablement amical et courtois avec moi. Il y a eu ensuite deux ou trois rencontres lors desquelles nous avons passé beaucoup de temps à discuter du texte, à effacer et à déplacer des passages, ou à rassembler des scènes. On ne se contentait pas de faire des expériences sans se soucier du rôle de l'autre, c'était un véritable échange avec toutes les personnes concernées. Stellan déborde d'assurance face à la caméra. Je me rappelle encore la première scène, son monologue de cinq minutes. Une chasse d'eau n'arrêtait pas d'être tirée sur le plateau car un tuyau traversait la petite pièce. Au bout de la huitième fois, que fait Stellan? Au lieu de faire un esclandre, il s'arrête un instant, me fait un clin d'œil, et reprend du début. Pour moi, c'est la grande classe.

LISTE ARTISTIQUE

Max STELLAN SKARSGÅRD
Rebecca NINA HOSS
Clara SUSANNE WOLFF
Lindsey ISI LABORDE
Rachel BRONAGH GALLAGHER
Roderick MALCOLM ADAMS
Mark MacDonald MATHIAS SANDERS
avec la participation de
Walter NIELS ARESTRUP

LISTE TECHNIQUE

Un film de VOLKER SCHLÖNDORFF
Écrit par COLM TÓIBÍN
Produit par VOLKER SCHLÖNDORFF
REGINA ZIEGLER
VOLKER SCHLÖNDORFF
FRANCIS BOESPFLUG
STÉPHANE PARTHENAY
SIDONIE DUMAS
CONOR BARRY
Une production ZIEGLER FILM
VOLKSFILM
PYRAMIDE PRODUCTIONS
GAUMONT
SAVAGE PRODUCTIONS
BAREFOOT FILMS
SENATOR FILM PRODUKTION
En coproduction avec FILM & MUSIC ENTERTAINMENT
STARHAUS FILMPRODUKTION
Coproduit par WDR
BR
ARTE FRANCE CINÉMA
En association avec WDR/ARTE
Avec la participation de ARTE FRANCE
Avec le soutien de EURIMAGES
FILMFÖRDERUNGSANSTALT/FFA
DEUTSCHER FILMFÖRDERFONDS/DFFF
MEDIENBOARD BERLIN-BRANDENBURG
BORD SCANNÁN NA HÉIREANN
THE IRISH FILM BOARD
CENTRE NATIONAL
DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

Image JÉRÔME ALMÉRAS
Décors SEBASTIAN SOUKUP
Costumes MAJIE PÖTSCHKE
ANGELA WENDT
Maquillage-coiffure BARBARA KREUZER
ALEXANDRA LEBEDYNSKI
Son JEAN-PAUL MUGEL
SÉLIM AZZAZI
OLIVIER DÔ HÛU
Montage HERVÉ SCHNEID
Avec la musique de MAX RICHTER
Musique originale THOMAS BARTLETT
CAOIMHIN O'RAGHALLAIGH
Directeurs de production HOLGER REIBIGER
SABINE SCHENK
Producteur exécutif HARTMUT KÖHLER
Coproducteurs TIL SCHWEIGER
TOM ZICKLER
CHRISTOPH LIEDKE
MARC GABIZON
JOHN KEVILLE
MIKE DOWNEY
SAM TAYLOR
RAINER KÖLMEL